

Karine Charobert

RENCONTRE ENTRE UNE BICYCLETTE ET LE SPECTRE DE LA LUMIÈRE

Niveau 1. Celui des romans et des documentaires. J'ai froid. Je n'ai jamais aimé avoir froid. L'envie de partir et de m'évader me reprend. Déambuler dans ces allées chargées de livres m'ennuie aujourd'hui. Petit coup de blues venant de cette éternité répétée. En ma qualité de revenant, je pensais que l'ennui ne pourrait jamais me gagner. Erreur. Je rêve de cet ailleurs, mais d'un ailleurs d'avant. Je veux revisiter mes lieux d'écrivain-voyageur. Ceux qui m'ont construit et certains, refait. De mes premières traversées en Islande aux *forêts de Sibérie* en passant par les steppes d'Asie centrale, le lac Baïkal et j'en passe, il a fallu que je me casse la gueule de ce toit de maison après avoir passé *Une vie à coucher dehors* sur le toit du monde et sur *Les chemins de la liberté*. Raté ! Enfin non, justement, c'est ce qu'on a cru un instant parce que j'ai eu le temps de crier « Eh merde ! » juste avant de trépasser. Bref. Non, je ne me suis pas raté. Mort et raide mort en fait. Quelle *Bérézina* ! Alors j'arpente. C'est ce que je sais faire de mieux après l'écriture. Je glisse sur les allées de la Grande bibliothèque de Montréal. J'avais besoin d'exotisme et la diversité de ce lieu me garde l'âme en voyage. Qui est là aujourd'hui ? Tiens. *Léon* qui, derrière sa barbe, reluque les miches de rat de la petite *Emma*. Toujours aussi fringant celui-là ! Il faut dire qu'elle est plutôt du genre aguicheur la gueuse et qu'après 1572 pages à osciller entre la guerre et la paix, le vieux *Léon* doit avoir envie de *lui déridier les fesses*. On se demande bien jusqu'à quand son ennui de femme de docteur va lui donner l'immunité aux yeux de ses fans et la clouer au pilori de la jalousie de ses détracteurs. En tout cas, cette jeune lectrice aux yeux trop larges et aux jambes croisées est bel et bien en train de se mordre les lèvres et sa respiration se fait filante.

Elle ne s'aperçoit même pas que le jeune *hipster* et clone de *Léon*, trop serré dans son pantalon ayant le feu au plancher et lourdement assis sur le fauteuil en tissu rêche en face d'elle, a déserté les milieux aristocratiques de l'empire russe pour attraper *Anna Karénine* et s'infiltrer dans ses jupons aux sus et aux vues du conte *Vronski*, tout en jetant des coups d'œil furtifs à la grande échalote qui n'en peut visiblement plus et croise et décroise les jambes nerveusement. Mais quel passage lit-elle ? L'air ambiant est moite et humide. Le bruit de la ventilation est hypnotique et le parfum des lecteurs est bon marché. Avant de m'aventurer au niveau 2, à l'étage des romans et guides de voyage à la recherche de quelqu'un qui, avec un peu de chance, pourrait se plonger dans mes bouquins, je veux savoir. Elle sera mes yeux. Quel paradoxe et quel enfer pour un auteur posthume que de ne pouvoir lire qu'à travers les orbites d'un vivant. M'incarner dans leurs corps. C'est parfois glauque, parfois soyeux et parfois carrément dégueulasse. La curiosité et le plaisir des mots l'emportent chaque fois. Bon, j'y vais. À trois. Trois. Elle a la fermeté des filles de son âge et l'odeur poudrée des quartiers comme il faut. Son nez tordu et percé d'une minuscule croix n'a rien à envier aux actrices d'*Almodovar*. Il coule un peu et elle renifle. Ses aisselles sont humides et elle mastique un chewing-gum à la menthe fraîche. Elle lit bien la fameuse scène du fiacre, le passage le plus torride de la littérature du XIX^e selon certains et son chemisier blanc s'auréole lentement des traces de sa sueur citadine. Combien de places et de rues ont été traversées par cette diligence dans laquelle *Emma* a fêté sans faillir la douceur de l'intérieur de ses cuisses ? Seule sa main nue a été vue après tout et on se perd en conjectures. Peut-être ne traînait-elle que son ennui au final ? Toujours est-il qu'il a été plusieurs fois censuré le Flaubert !

Tout comme les chemins de traverse que j'ai si souvent empruntés, je m'égare. Je dois laisser miss chewing-gum à son *hipster* tolstoïen et m'arracher de là. La bibliothèque ferme dans deux heures. Moi qui aie l'éternité, je suis davantage contraint dans des considérations de vivants que lorsque je sillonnais la planète. Dans cent vingt minutes, les yeux me servant de porte d'entrée aux mondes écrits écouteront de nouveau le brouhaha de la ville et se délecteront peut-être du parfum étouffant des trottoirs en ciment mouillés. Il pleut et les gouttes claquent contre le mur de fenêtres de l'édifice. Refermés alors les livres et délaissés

sur un chariot, sur le bras d'un fauteuil ou sur une lourde table de travail en bois tiède et massif, sous les très chics et reconnaissables lampes vertes à l'éclairage diffus.

Direction niveau 2. Je veux me barrer. Monter les escaliers et plonger dans le premier corps qui me lit. Je ne suis pas si connu sur ce continent. Je compte sur ma chance. Ce n'est pas parce que je me suis rétamé une fois que j'ai la poisse après tout. Je ne transformerai pas une *bad luck* fatale en règle générale. C'est comme le silence d'une bibliothèque. On tient tellement pour acquise la règle d'or du « Silence, on lit ! » qu'on en oublie d'entendre le vacarme ambiant. Le bruit de fond de la ventilation me rend fou. Mélangés à l'odeur poussiéreuse de la moquette, mes sens éthérés s'agitent. Les pas se font feutrés, décidés ou sur la pointe, chacun trahissant la part d'affirmation ou de négation de la vie qui est en marche. Sous l'effet du vrombissement des bus qui s'arrêtent au numéro 30, le tressaillement des vitres me rappelle ces trois jours de train vers Irkoutsk. Rien à voir avec *La fille du train* qui me fait de l'œil pendant que je badine dans les allées. Au final, c'est un véritable tourbillon sonore qui doit en déconcentrer plus d'un. Entendez-vous ? Ces pages qui tournent, nerveusement, impatientement, mollement, sans motivation, avec regret. Le tintement de la sonnette signalant le moindre livre emprunté pour trois semaines. Vingt-et-une longues journées où les précieux ouvrages et les torchons iront se faire lire et tripoter ailleurs, qui avec un café noir, qui avec rien, qui avec des lunettes *funky* et outrageusement grandes, comme cette rousse inconnue aux yeux trop verts et qui attend l'ascenseur. J'ai bien envie de le prendre avec elle et d'aller goûter sa peau sucrée de l'intérieur. Le temps file. Je ne sais plus où je suis. Le bruit m'étourdit. Séquelles de ma chute où je me souviens « du bruit sourd de l'os qui se casse », comme l'a si justement écrit Alberto Garlini dans son roman *Les rouges et les noirs* que tient négligemment ma rousse aux jambes mouchetées.

Niveau 2. J'y suis enfin. C'est un peu chez moi ici. Je connais les moindres recoins de cet étage. Je sais où les habitués font la sieste et où les anxieux cachent les livres qu'ils viendront chercher plus tard. Le défi est grand. Trouver un de mes romans. Plaisir narcissique s'il en faut. Me laisser flotter, guider par l'odeur de mes mots. Je veux retrouver mes errances et en fouler ses sentiers. Je ne trouve pas. Encore une allée, deux ou trois fauteuils et merde ! Je vais aller arpenter ailleurs. Trouver les yeux. Ceux qui se construisent mes paysages et font leurs mes aventures. Cette fille là-bas. Se pourrait-il que... ? Ce serait inespéré. Il reste si peu

de temps avant la fermeture. Elle tient dans les mains mon périple à vélo avec mon pote. *On a roulé sur la terre* pendant un an tous les deux. Je ne saurais dire si elle est jolie.

Son large foulard en laine beige lui cache le menton et je ne peux déceler la couleur de ses yeux. Elle les cache sous ses lunettes de soleil. Quelle idée ! Elle s'est fourrée dans le coin le plus sombre de la bibliothèque et elle en rajoute avec ses verres fumés. Ses collants orange brûlé font un camaïeu avec sa lourde chevelure qu'elle a ramassé en une espèce de chignon décoiffé sur le dessus de sa tête. Son chemisier rose est ouvert sur ses gros seins lourds qui sentent l'air marin. Drôle de posture. Le dos trop droit, la tête aussi et les mains qui s'agitent sur le papier comme si elle suivait chaque mot du bout de l'index. Je veux relire mes lignes. Plonger encore dans mes errances. Les urbaines, les bucoliques, les alcooliques, les montagneuses, les neigeuses, les amoureuses, les gourmandes, les ratées et les éternelles recommencées. Allez, j'y vais. À trois. Et toujours ce léger dégoût de pénétrer ainsi dans la chair d'un autre. Au tout début, c'est froid et flasque et je tangué dans cette texture identique à celle d'une cervelle gélatineuse et pas encore cuite. Mes membres spectraux épousent ceux de mon hôte de chair et d'os. Et puis, l'atmosphère se réchauffe et alors les fluides se calment et le mouvement reprend son expansion première. Le calme s'établit et mon regard peut enfin sortir de ce brouillard vaseux et s'ajuster à celui du lecteur. Faire taire le bruit et le mouvement pour lire. Lire, parce qu'en être privé. C'est cela l'enfer. Le prix à payer est lourd. Elle vient de tourner la page sur le cinquième chapitre. Trois. Mais où en est-elle ? Je suis perdu. Je n'y vois rien. Elle est myope ou quoi cette fille ? Mais elle va lire bordel ? Elle dort ? C'est bien ma chance. Je tombe sur l'unique nana de la bibliothèque qui daigne se payer un voyage à peu de frais avec un de mes bouquins et elle pionce ! Pourtant, elle bougeait. Peut-être qu'elle va se réveiller si je lui souffle dans les bronches. Les sons s'amplifient. Les chuchotements des usagers deviennent des hurlements impossibles à retenir. Qu'y a-t-il de si urgent à dire qu'on ne puisse se la fermer le temps d'une pause du quotidien ? Je me suis tellement roulé dans le silence des espaces solitaires que je ne supporte pas bien « le bruit du monde qui m'assourdit ». Je me cite. J'ai du mal à me concentrer. Mes sens ressemblent à ces boules de billard qui se laissent bousculer, impuissantes, au gré des joueurs.

Je sens ses mains bouger. Où sont-ce les miennes ? Des images sont là, mais pas les mots. Où sont les lettres ? Les doigts continuent de balayer les pages et les images continuent d'affluer. J'aimerais bien savoir de quelle couleur sont ses yeux.

« Pour fidèle compagnon de route nous aurons le vent. Il est notre maître. C'est lui qui décide de nos moyennes et de notre progression. [...]. Ce qui nous importe quand nous nous levons, le matin, c'est de savoir s'il est favorable, latéral ou contraire. Une journée de vent dans le dos est une journée heureuse. »¹

J'y suis. Retrouvés ces immenses moments de bonheur, poussés par ce vent cocasse dans cette vaste plaine qui n'en finit pas de me plonger dans un dangereux état méditatif. Les pensées vagabondent au rythme du vaillant et rutilant pédalier. Parti pour le tour du monde et l'espace-temps qui se fend la gueule. Le bout des doigts me démange. Le bout des siens plutôt. De longs tubes effilés sans aucun signe ostentatoire. Seulement une énorme montre au poignet droit. Je ne reconnais pas les chiffres. Les sensations affluent de nouveau. Routes orphelines de mots, sentiers, rafales, rencontres, froid, chaleur, pensées. Tout m'assaille. L'odeur du désert et de ma transpiration me reviennent, fortes, implacables. Mes paumes serrant le caoutchouc tiède et collant du guidon, je glisse, libre de tout, guidé par le chant du vent qui siffle à travers les dunes. Le sable prend mes yeux d'assaut et il se loge dans mes oreilles. Je vis dans mon corps chaque mètre parcouru. C'est la première fois que lire est si physique. L'air sec me fait tousser et je... Mais enfin, pourquoi se frotte-t-elle les poignets ainsi ? Où est passé mon récit ? Elle se craque les jointures maintenant. L'heure avance et le signal de se diriger vers la sortie va bientôt retentir. Lis bon sang ! Mais lis ! Le ballet des mains reprend. Si je n'y comprends rien, le mouvement est plutôt sensuel. L'une chasse l'autre et la fluidité m'emmène sur de nouvelles traverses.

Une phrase incomplète, le titre d'un chapitre, le livre qui se referme lourdement. C'est l'heure ? Dites, mademoiselle aux seins parfumés et aux yeux mystérieux, lisez-moi encore ! Quelques minutes seulement. Quelques brins de votre éternité ignorée. Encore une aventure ou deux avant votre nuit. Ne bougez pas ! Si vous vous levez, je vais devoir partir et je veux

¹ Extrait recopié du livre de Poussin, Alexandre et Tesson, Sylvain. *On a roulé sur la terre*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1996, pp. 49-50.

rester encore un peu. Rouler sur mes chemins inachevés. Je veux demeurer dans ces paysages et leur immensité, affranchi du bruit du Monde et de l'odeur des vicissitudes du quotidien. Je sens que vos jambes s'agitent et rien ne pourra vous retenir. Ce voyage livresque n'a que trop duré et il est temps de partir. Ça y est, c'est fini. Déjà, vous vous levez et déjà, je vous quitte et suis en deuil de vous. Ma forme fantomatique se détache vaporeusement. Je flotte au-dessus de votre chevelure aussi orangée qu'emmêlée. Vous êtes belle. Croyez-vous aux fantômes ? La bibliothèque est plongée dans la douceur des lumières tamisées. Les usagers sont en train de rompre avec l'oasis des écrits et se dirigent docilement vers la sortie. Je ne vous quitte pas des yeux. J'ai aimé vous habiter. Votre singularité me touche et courtise l'attachement qui me gagne. Je vous veux encore. Lire à travers vous me transperce. Jamais les images n'ont été aussi palpables. Mais que cherchez-vous ainsi ? Pourquoi ces tâtonnements sous votre siège ? Qu'avez-vous perdu ? Mais quelles sont ces tiges pliées ensemble et attachées avec cet élastique large ? Vous les assemblez en regardant si fixement que vous m'effrayez ! Vous partez ? Ces tiges, droit devant vous, frappant le sol. Quelle est cette longue canne... blanche ? Attendez-moi ! Vous vous arrêtez et tournez la tête dans ma direction. Est-ce à moi que vous vous adressez ? Quels sont ces *bips* irréguliers et trop aigus ? La lumière... elle est si forte.

« S., vous êtes en train de reprendre vos esprits. Si vous m'entendez, serrez-moi la main. Bienvenu dans le monde des vivants. Vous avez fait une sale chute il y a une semaine. Vous avez été inconscient tout ce temps et vous êtes en train de sortir du coma. »

La bibliothèque a fermé ses portes sur la nuit qui est tombée. Niveau 2. Sur la tablette du haut, à la place de mon livre emprunté et seul témoin de son absence, un fantôme attend son retour.

Notice biobibliographique :

C'est l'histoire des mots qui s'écrivent au fil des pays que je traverse. C'est l'histoire des mots qui ne peuvent se retenir et qui, tout comme moi, ne sont pas en mesure de rester à l'intérieur et ont besoin d'espace, de sons et de mouvement pour se raconter. J'ai un faible pour l'odeur des vieux bouquins et j'aime bien tremper des carrés de chocolat noir dans du thé chaud. J'aime aussi partager le chocolat et mon plaisir d'écrire avec des plus jeunes que l'on dit en difficulté grave d'apprentissage tout en buvant du thé chaud à la santé de la littérature.